

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 9

Artikel: Dites : "33... 33... 33..."
Autor: St-Urbain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE REVEIL

NON, il ne s'agit pas du réveil que les peintres ont personnifié sous les traits d'une jeune et belle femme, tendant ses bras vers d'énormes rayons de soleil portés par des bébés roses... ou quelque chose de semblable ! Non, ce temps est définitivement révolu. Parce que, décidément, on ne peut plus compter sur le soleil ! Tous les jours, il se lève à une heure différente avec un parfait mépris des horaires soigneusement établis. Il fut un temps où l'on se basait sur lui pour indiquer tel moment de la journée. On disait, par exemple : c'était la troisième heure du jour ! Vous pensez bien qu'avec la civilisation moderne, ce ne pouvait plus aller. Il fallait absolument trouver quelque chose de précis, d'insensible aux nuages et aux saisons, une commune mesure qui prévienne toute originalité. Et... l'on a trouvé, l'on a très bien trouvé !

On fait du réveil une petite machine attrayante et nickelée avec une sonnerie inflexible comme un roquet déchaîné. C'est incroyable ce que cet engin peut inventer pour vous persécuter. Sitôt que vous l'avez sorti de son emballage, il commence à vous faire des misères ! Tout d'abord, vous le mettez à l'heure, c'est assez facile. Puis vous réglez la sonnerie... ou plutôt, vous essayez de la régler ! C'est fatal, vous tournez toujours un petit peu trop, alors, vous tentez de revenir sur vos pas... mais l'aiguille s'entête à rester à la même place et c'est le bouton qui se dévisse, qui roule par terre en décrivant un orbe savant pour vous faire croire qu'il est sous la commode... tandis qu'il vous nargue sous le lit ! Enfin, les pouces en feu, les yeux brûlants, vous arrivez à arrêter l'aiguille sur sept heures, et plein d'une légitime fierté, vous placez votre réveil bien en vue, au milieu de la table... puis, en attendant le souper, vous vous abandonnez à une douce rêverie... Votre réveil, lui, ne perd pas son temps. A petits coups de dents, il grignote les secondes et s'esclaffe de la farce qu'il va vous jouer. Vous vouliez qu'il sonne à sept heures du matin et dans votre simplicité, vous avez oublié que dans quelques minutes il sera sept heures du soir. Alors, au moment où vous n'y pensez plus, l'infamie machine se décroche comme une trappe à souris et vous transperce l'esprit dans un brutal soubresaut...

Vous vous précipitez sur le dé clic que vous n'arrivez pas à trouver et l'appareil trépigne de rage en tournoyant sur un pied. C'est incroyable ce qu'une si petite chose peut faire de bruit, sans doute, tout le quartier est ameuté ! Finalement, vous l'étouffez sous votre duvet. C'est le seul moyen à employer. Vous pouvez vous fier à mon expérience, j'ai tout essayé en vain ; par exemple de le lancer violemment par terre et de lui donner des coups de pieds, au lieu de le faire taire, ça l'excite encore plus ! C'est désespérant de voir la vitalité de ces petits monstres, plus coriaces qu'un vieux corbeau ou qu'un matou.

Tenez, le réveil qui est là, sur ma table, auquel j'ai fini par m'attacher sincèrement, pour commencer, je le plaçais sur une chaise, tout contre mon oreiller... et chaque matin, en me réveillant, je l'apercevais gisant au milieu de la chambre, sur le dos, ses petits pieds en l'air et tictacant plein de bonne humeur. Le brusque coup de poing qui l'avait mis dans une si lamentable situation ne l'a jamais empêché de faire son devoir jusqu'au bout. Quel exemple pour nous qui sommes si susceptibles !

Par exemple, une chose dont on ne saurait assez se méfier, c'est des doubles sonneries ! Vous savez ces réveils qui sonnent deux ou trois fois, à deux minutes d'intervalle. A la première sonnerie vous vous dites : bon j'ai encore deux minutes de sommeil... et vous vous tournez en ramenant la couverture sur vos épaules. A la seconde sonnerie, vous avez tout oublié et vous vous répétez le même boniment en vous abandonnant corps et âme, à la douce chaleur du lit. Enfin, quand vous vous réveillez pour la troisième fois, les aiguilles sans prendre la peine de

s'arrêter, d'un ton détaché, vous indiquent... huit heures vingt !

C'est pour cela que je tourne toujours mon réveil de dos, j'évite ainsi de navrantes surprises. Lui ne s'en émeut pas, il sait bien que tôt ou tard, je devrai le consulter... alors, rira bien qui rira le dernier !

Ah ! j'allais oublier de vous mettre en garde contre une autre de ses mauvaises plaisanteries. Celle-là, il la réserve pour les grandes occasions, quand vous devez à tout prix prendre un certain train au petit matin. Juste dix minutes avant de sonner, il...

Après tout, je préfère ne rien dire ! Il est là en train de se moquer de moi :

— Va seulement, mon petit, je saurai bien te le faire payer !

Voyez-vous, il faut tellement faire attention, on ne sait jamais ce qui peut se tramer dans ces sombres rouages ! *Benj. Guex.*

DES BIENFAITS DE LA FORTUNE

J'ETAIS constamment de mauvaise humeur ; mes affaires n'allaient pas et j'étais décidé à vendre mon commerce, mais on me savait à la côte et l'on ne m'en offrait qu'un prix dérisoire.

Pour un oui, pour un non, je m'emportais comme une soupe au lait, je faisais des moultiers avec ma canne comme si j'avais été dans l'intention de décapiter quelqu'un, j'adressais des injures à tous ceux qui se trouvaient à ma portée.

Ma femme, éternelle victime de mes variations de caractère, me dit : « Tout cela n'est pas naturel, tu as dû être piqué par un microbe, car il faut que tu sois malade et bien malade, pour être devenu aussi insupportable. C'est au point que si tu agissais ainsi que tu le fais sans y être poussé par un malinconnu, je ne le tolérerais pas plus longtemps, je me retirerais chez ma mère, avec les enfants. Consulte un spécialiste et guéris-toi, car ma patience est à bout ; les bornes elles-mêmes ont des limites, à la fin. »

Je me présentai devant un spécialiste des maladies de l'estomac qui me demanda ce que j'éprouvais :

— Une misanthropie exagérée, un mécontentement invincible, un insurmontable dégoût de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Un rien me met dans une colère bleue, me procure une irritation inconcevable ; la moindre augmentation d'impôt me cause des fureurs d'écorché vif, vous voyez ce qu'est ma vie ?

Le spécialiste m'examina, m'ausculta, me palpa et me fit une ordonnance.

Il me prescrivit de ne plus boire de café, de thé ni de vin pur, me mit à un régime d'infusions de tilleul et de fleurs d'oranger.

J'observai pendant quinze jours ses prescriptions sans que mon état se fût amélioré. J'en conclus que mon irascibilité n'était pas causée par une dégradation de l'estomac et je m'en fus trouver un spécialiste des maladies de l'intestin.

Il me demanda, ainsi que l'avait fait son confrère, ce que j'éprouvais, m'examina, m'ausculta, me palpa, m'ordonna un régime doux, du lait, des bains, des eaux minérales gazeuses, des cataplasmes.

Au bout de quinze jours, mon front ne s'était pas déridé, mes sourcils ne s'étaient pas défroissés et je répondais toujours, aux aimables attentions de ma femme par des propos abominables.

Elle me conseilla de voir un autre docteur, convaincue que mon exécrable humeur noire n'était pas causée par des troubles de l'intestin. Je me présentai devant un spécialiste des maladies nerveuses.

Je me déshabillai pendant qu'il me demandait ce que j'éprouvais.

Je lui expliquai que je n'étais jamais content, que je me comportais toujours à l'égard de ceux qui m'approchaient, comme s'ils m'avaient

vendu des pois qui ne voulassent pas cuire.

Il m'examina, m'ausculta, me palpa et finalement, me prescrivit des bains froids, l'hydrothérapie, des antispasmodiques (valériane, oxyde de zinc, bromure de potassium, belladone).

Pendant quinze jours, je pris régulièrement mes potions mais, constatant qu'aucune amélioration ne se produisait, que j'étais toujours comme ce bâton enduit de confitures de roses dont parle le poète Indou et qu'on ne sait jamais par quel bout empoinçonner, j'acquis la conviction que les nerfs n'étaient pour rien dans mon état anormal.

Je consultai un spécialiste des maladies du cœur.

Puis un spécialiste des affections du poumon.

Puis d'autres princes de la science qui se sont consacrés à l'étude approfondie des troubles de la circulation, du larynx, du cerveau, etc.

Pendant quinze jours je suivis à la lettre leurs prescriptions et je fus, à mon grand désespoir obligé de reconnaître que mon humeur de dogue n'était pas causée par des troubles du cœur, du poumon, de la circulation, du larynx, du cerveau, ni d'une autre quelconque partie de mon individu.

J'étais de plus en plus crin, de plus en plus hirsute ; je me croyais condamné et je rendais l'humanité tout entière responsable de mes misères morales. J'étais désespéré, anéanti par une totale incapacité de vivre.

Je songeais au suicide ; j'étais hanté par le désir de me réfugier dans la mort pour échapper à cette accumulation de maux sans nombre qui me harcelaient et pour y trouver la paix.

C'est alors qu'un oncle que j'avais en Amérique mourut.

Il me léguaît d'innombrables dollars.

J'aimais beaucoup mon oncle, cependant sa disparition causa un effet étrange sur ma santé.

Un sourire éclaira ma face ; je commençai à jubiler et bientôt ma femme put m'entendre fredonner gaiement un refrain.

N'étant plus pressé de vendre mon commerce, j'en trouvai un bon prix.

Alors, je passai mes journées à siffloter, à chanter et à me frotter joyeusement les mains. Ceci vous prouve qu'il n'est pas nécessaire de consulter des spécialistes pour se guérir de la mauvaise humeur, mais qu'il est préférable d'avoir en Amérique, un oncle intelligent qui sache comment on doit se comporter à l'égard de son neveu et qu'il n'est rien de tel que les dollars pour guérir toutes les maladies.

Bé. Bé.

DITES : « 33... 33... 33... »

J'T, d'une voix dolente et retenue, puis-que vous êtes malade, vous répétez :

« 33... 33... 33... »

C'est arrivé ainsi : un soir, vous étiez peu bien, le matin suivant, pas bien, et, le même soir, ça allait mal ! Votre entourage, sidéré, a prononcé : « C'est la grippe ! » A quoi, noblement, vous avez répondu : « Ce n'est pas un homme comme moi qui se laisse attraper par des maladies aussi stupides ! » Vous avez gagné votre coin favori, tiré votre pipe, accompli les gestes rituels, allumé, tiré une bouffée, encore une, puis une dernière... Pouah !... Quand la pipe ne va plus ! Il ne vous restait qu'à vous coucher, mais le sommeil n'est pas venu : mauvaise nuit ! Décidément, ça n'allait pas !

On vous a retenu au lit, à votre corps défendant, avez-vous prétendu ! Et l'homme avec la sacochette de cuir est venu, et c'est pourquoï, d'une voix dolente et retenue, vous avez répété : « 33... 33... 33... »

Ça ne sera rien, ou plutôt, cela a été vite passé, puisque vous voici debout ! Croyez-bien, cher lecteur, que je suis fort heureux si vous avez échappé !

Et il y a ce « 33... 33... 33... » qui vous est resté ! Vous vous prenez à le répéter, maintenant que vous êtes hors d'affaire, alors que, vous

le savez bien, ce n'est qu'un accompagnement de l'auscultation ! Et cela sonne si bien, ce « 33... 33... 33... »

Faites comme mon ami Marc : depuis sa dernière grippe, il a fait de ces chiffres fatidiques un talisman ! Mentalement, il répète « 33... 33... » et se donne ainsi le temps de la réflexion. Si, décidément, on ne veut pas comprendre son silence, il susurre doucement : « 33... 33... » L'autre jeudi, sa belle l'a fait attendre un peu. Enfin, souriante, elle le rejoint et lui dit : « Dis donc, c'est bien aux douze que tu m'avais dit ? » Marc a souri, sans un mot. Heureusement, elle n'a pas entendu le fameux 33 !...

Hier encore, Marc s'est accroché bêtement au fameux Chose, celui qui a l'air de se saigner pour faire profiter tout un chacun de ses « occasions ». Celui-ci l'entreprend : « Alors, dis donc, combien m'en commandes-tu ? » Ça est parti, à haute voix, cette fois, et avec quelle ironie : « 33... 33... 33... »

Jolie petite formule, n'est-ce pas ? Toujours de bon ton, joviale et sans danger, puisque la Faculté s'en sert pour traquer les vilains microbes qui sont tapis dans votre organisme : ce 33 est leur nombre fatal : dès qu'ils l'entendent, ils se sauvent ! *St-Urbain.*

La Patrie Suisse. — Dans la « Patrie Suisse, du 28 février : les incendies de Lausanne, le raid Dubendorf-Milan de l'aviateur Farner, le concours de ski de Bretaye, les premiers matches pour le second tour du championnat suisse de football, le cross cyclo-pédestre d'Uster, le challenge café Hag. Une étude remarquablement illustrée sur les ponts et les viaducs de notre pays, une autre sur le sanatorium tessinois d'Agna, un amusant récit de voyage de Montaigne en Suisse, une nouvelle inédite de E. Rogivue complètent ce numéro.



MARCHE !... ON TE SUIVRA !

9
Debout dans une embrasure, derrière un épais rideau, Tintinet suivait du regard Foularoud qu'on emportait dans une bière mal équilibrée. Le pauvre cortège — cinq hommes, le pasteur, Bourbaki, Bélisaire, Bacchus et Tonneau — s'avavançait en rase campagne. Le cimetière les cachait... Après un moment, les cinq hommes reparurent sur la route balayée de rafales. Déjà la nuit descendait. Des corbeaux affamés volaient bas sur les terres nues.

Le besoin de la journée achevée, on fermait les volets. Humble, sans joie, la Louise s'empresait à servir la soupe chaude. Car cette Louise était une rude travailleuse. Aucun roman, aucune aventure n'avaient passé dans sa vie. Elle remplissait son devoir avec l'acharnement des âmes déçues. Sa bouche était plissée, son nez long, ses yeux vides. Mais ses soupes étaient bonnes.

Dehors, il neigeait, il pleuvait. Le vent menait sa plainte. Alors Jean et son maître venaient s'asseoir autour de la soupière fumante. C'était l'heure jolie où l'eau chante sur le feu, où la clarté de la lampe caresse les murs. Mais rien ne rapprochait les hommes en présence, intérieurement barricadés de méfiance. Ils mangeaient bruyamment, le buste ployé, les coudes sur la table, la mâchoire tendue vers les vivres, n'échangeaient que des mots rares et nécessaires.

Jamais le vent n'avait autant sifflé que cet hiver-là. La nuit, il se déchaînait, prenant les toits d'assaut, secouant le loquet des portes ; et quand il se calmait, pour un instant, des bruits étranges coupaient mystérieusement le silence. Tintinet, qui n'avait jamais eu froid, grelottait. Tintinet, qui n'avait jamais eu peur, restait sans

dormir, des heures entières, les yeux ouverts. Que voyait-il?... Du noir. Mais ce noir, pour lui, vivait, se mouvait, parlait... Et le vent, dehors, ricanait : — Houh !... Houhou... Ou plutôt distinctement : Foularoud... ouh... Deux heures, trois heures sonnaient au clocher. Tout le monde dormait... Un long gémissement troublait la nuit froide. Une fenêtre au gond rouillé, sans doute.

Obéissant à l'instinct qui pousse les êtres à se défendre, Tintinet allumait sa lampe. S'étant habillé, il tirait une clef d'un recoin connu de lui seul. Puis, assis devant un bureau d'aspect triste, il compulsait des papiers, triait des notes acquittées, recomptait des titres, surtout, ayant besoin de cela pour raffermir sa pensée, pour s'obliger à la lutte, pour fouiller son courage... Mais, bientôt, l'âme gelée, Tintinet refermait le meuble. Et puis, attendant l'aube, il s'étendait tout habillé sous son duvet où un sommeil de plomb le prenait enfin.

Pour oublier ces nuits terribles, Tintinet eut un soudain désir de société. Un soir, d'un pas rapide, il se rendit à l'auberge. L'aspect de cette salle basse, chaude, soulagea son esprit. Le père Henri, qui aimait à voir venir chez lui les gros bonnets, s'avança, cordial, le teint fleuri.

— M. Tintinet, qu'est-ce qu'il y a à votre service ?

— Un demi de rouge, du bon vieux.

Dans un coin, les habitués riaient entre eux, buvaient, fumaient. Il y a deux mois, Foularoud s'asseyait là, et riait, lui aussi, et buvait, et fumait... Le front barré d'une ride, Tintinet s'était levé... Sous la nuit, les arbres ressemblaient à des fantômes. Une force irrésistible conduisit César, par un chemin détourné, jusque près du cimetière. Par dessus la haie de sapins, passaient les grincements des couronnes de métal, secouées par un souffle... Le portail, ouvert, invitait à entrer. Mais, Tintinet, saisi de terreur, s'éloigna vivement, poursuivi par une malédiction qui sans cesse, le jour et la nuit, bourdonnait à ses oreilles, courait dans son cerveau, menait grand bruit dans son cœur : *...Jusqu'au jour où tu périras de honte... Et ça arrivera...*

Quand il fut dans sa chambre, pour voir si personne ne l'avait accompagné, Tintinet regarda sous ses meubles, puis, par la fenêtre, la route déserte. Par cette nuit d'hiver, claire et bleue, toutes choses étaient graves, silencieuses, pour mieux écouter la voix de Foularoud : *Depuis demain, tu seras malheureux... Le remords te sucera le sang...* Alors, sans lampe, tremblant de froid, de peur, Tintinet se coucha. Et il ramena les couvertures sur son visage, se bouchant les oreilles de ses gros poings pour ne plus entendre, toussant très fort pour chasser le spectre.

Dès l'aube, plein de mépris pour son corps fatigué, Tintinet travaillait, s'usait, sans s'accorder une heure d'abandon, une minute de répit, sombre, inquiet, méfiant, dur pour lui, dur pour les autres.

Et la misère noire tenait la mère Foularoud dans ses griffes. Le pasteur vint la voir. De bonnes âmes s'émurent. C'était le moment ! Tintinet dépêcha le notaire, car une fièvre le poussait à cueillir le fruit de ses peines. La veuve traça sa signature malhabile au bas d'un acte qui lui promettait six mille et sept cents francs. Elle pleura :

— Si mon homme savait que Prazbioud passe à Tintinet, il sortirait de sa tombe... Mon Dieu ! Quel tabernacle !...

Sans retard, Tintinet s'occupa de Prazbioud. Cela calma pour un temps sa pensée. Il fuma son pré... Il le clôtura... Le soleil était plus chaud. Février coiffait d'or les noisetiers. Chacun songeait aux beaux jours.

Un soir, le laitier dit à Tintinet : — A quand la première fauchée, à Prazbioud ?... C'est du fourrage qui produit du lait, au moins... Surtout maintenant que Foularoud n'est plus là pour y verser de l'eau...

— On verra !... on verra !... répondit Tintinet dans sa moustache.

Il avait honte. Et il sortit sans regarder la cohue affairée qui, tous les soirs, s'amassait là, des vieux, des vieilles, des enfants en sabot, de gros propriétaires qui aimaient à causer de leurs bêtes sous le manteau de la cheminée noire.

Cette nuit-là, de nouveau, Tintinet entendit la voix, plus précise, plus effrayante, plus pressante : *Jusqu'au jour où tu périras de honte... Et ça arrivera...* Décidément, l'âme du mort ne désarmait pas. Elle se plaignait, exigeait, s'attaquant à l'intimité de Tintinet, descendant profond en lui, remuant, brouillant tout, piquant comme un clou, brûlant comme un charbon, et rompant le fil des pensées, et semant l'inquiétude, la crainte, la tristesse. Et Tintinet avait beau crier, brusquement : C'est bon !... On t'a assez entendu !... La voix s'obstinait de plus belle : *Et le vent te criera : assassin...*

Un soir, n'y tenant plus, Tintinet se décida brusquement à aller le trouver. Car, enfin, un mort est un mort. Un mort ne parle pas. Il est étendu sous la terre. Une pierre dit son nom, son âge, le regret des siens pour bien prouver qu'il est rayer à tout jamais du nombre des vivants. Et sur le tertre, il pleut, il neige, les lézards courent, le soleil darde, et jamais le mort ne se plaint *puisqu'il n'existe plus...* Oui, l'idée était bonne. Sur le champ du repos, devant la tombe silencieuse, indiquant à peine la forme d'un corps, Tintinet reprendrait courage et confiance. Car Foularoud était là-bas. Il n'en bougerait plus. Tout le reste n'était que folie, hallucination, tromperie de l'imagination.

Et Tintinet s'accouda sur le mur du cimetière. La lune emprisonnée derrière des nuages, que le vent poussait vite, semblait courir éperdument, voilant sa face pâle derrière les nuées. Des ourlets de neige marquaient encore la lisière des bois, mais on sentait bien, à l'air moins âpre, à la bise adoucie, que de belles choses se préparaient sous la terre.

(A suivre). Benjamin Vallotton.

BOURG-CINEMA-SONORE. — « Violettes Impériales », le nouveau film parlant français de Henry Roussel, passe pour la première fois en Suisse, au Bourg.

« Violettes Impériales » ressuscite dans son éclat, son charme et sa grâce oubliés, le Second Empire, et nous en fait respirer le parfum vieillot, avec une étonnante vérité de détails et une merveilleuse sûreté psychologique.

Raquel Meller, qui parle et chante, apporte sa grâce à un film que le public voudra voir ou revoir dans sa nouvelle version.

Aux côtés de la célèbre artiste qui est touchante dans le rôle de Violetta, Georges Péclot a de la prestance dans son rôle de jeune colonel, Robert Dartois de la subtilité dans celui du Duc de Morny, Emile Drain et Suzanne Bianchetti de la majesté dans ceux de Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

HALDIMAND, 11